

MÉLANGES RELIGIEUX, SCIENTIFIQUES, POLITIQUES ET LITTÉRAIRES.

L'Océan à cette heure est tel qu'aux jours antiques ;
Les cascades, les monts, les fleuves, les forêts,
Ne se conforment guère à la loi du progrès.
C'est l'inverse plutôt. Tant qu'on peut, on les gâte.
D'enlaidir notre globe il semble qu'on ait hâte,
De houille et de fumée on empoisonne l'eau ;
On ampute les bois et leur panaïche vert ;
De canaux, de rails-ways on coupe les prairies ;
Les torrents ne sont bons qu'à mouvoir des scieries.
L'utilité nous traque, et le spéculateur
Bouleverse partout les plans du créateur ;
A cent vexations on soumet la nature,
Si bien qu'on change notre ten pérature,
Et qu'on peut déjà que la belle saison
Devient donc nos climats un être de raison.

Et quand j'accorderais que, pour beaucoup déchosié
D'heureuses notions de nos jours sont éclosées,
Que jamais on ne fit plus de progrès que nous,
Il est un triste point qui les balance tous,
C'est l'esfet que produit sur la masse ouvrière
Une époque marchande et manufacturière.
Le travail de la terre est dur ; mais là du moins
L'homme vit en plein air, à la senteur des foins.
Le moyen le plus sûr d'abâtardir l'espèce,
Ce sont ces ateliers à l'atmosphère épaisse,
Bagnes de l'industrie où cent individus,
Par d'accablants travaux, minés, courbés, tordus,
Vieillissent à la chaîne, êtres automatiques
Saturant leurs poumons d'odeurs miasmatiques,
Et faisant, cinquante ans, du matin jusqu'au soir,
L'office d'un livier ou bien d'un dévidoir.
Pour l'être intelligent, c'est un beau lot d'atteindre
Au sort d'un balancier, d'un piston, d'un cylindre,
D'épuiser temps, jeunesse et muscles et santé
A se mettre au niveau d'un rouage denté !
Félicitons-nous bien : dans ce siècle où nous sommes
Les machines souvent font le rôle des hommes ;
Mais je vois à regret que l'homme chaque jour
Devient par contre-coup plus machine à son tour.
N'écaniser l'esprit, diviniser la fange,
Est-ce donc là pour nous grand sujet de louange ?
Ces-tristes ateliers sont le gouffre des mœurs.
Dirai-je que, du vice effrayantes primeurs,
Les enfants de douze ans, qui tournent les bobines,
S'enivrent de trois-six, prennent des concubines ?

Voilà donc ce qu'on gagne à se civiliser !
Vers toutes les laideurs nous paraissions viser.
Les passions rengeant nos âmes dépravées,
Sur nos traits avilis nous les portons gravées ;
Des beaux types virils, fréquents chez nos aïeux ;
La dégradation de la race est visible ;
L'honime n'est plus chez nous qu'un marmouset risible.
Un produit abortif à qui pour tout local
On voudrait assigner les parois d'un bocal.
Malgré notre hygiène et notre orthopédie
Et notre gymnastique à grand bruit applaudie,
On ne voit plus de gens bien conformés et sains,
Et l'Etat est peuplé de misérables nains,
D'embryons mal venus, jeunesse cacochyme,
Bonnie à garder le lit et vivant de régime.
Eh ! qu'importe, Français, qu'à présent vous fassiez
Ou de plus fins tissus, ou de meilleurs aciers,
Si vous laissez, sans voir où tout cela vous n'ène,
Dégénérer ainsi la créature humaine ?

Nous sommes plus heureux, dites-vous ; et portant
Jamais siècle ici-bas ne fut si mécontent.
Notre époque est l'objet d'incessantes attaques ;
Tout est plein d'esprit noirs et d'hypocondriaques.
Chacun, peuple ou bourgeois, se plaint de maux cuisants ;
On ne voit que discords et grèves d'artisans.
Nous faisons, franchissant les barrières tombées,
Dans l'espace et le temps d'énormes enjambées ;
Par mer, par terre, on marche, on court de tous côtés ;
On arpente le globe à pas précipités.
Mais agiter la vie, est-ce la rendre heureuse ?
L'ennui seul a rendu l'humanité courueuse.

Toujours, va-t-on me dire, il est un dernier point
Sur lequel votre humeur ne disputera point.
Vous nous accorderez, sinon les arts futile,

Au moins le positif, les sciences utiles,
Les travaux de la main, l'esprit industriel,
L'entente confort, du bien matériel.
Oui dà ! C'est justement ceci que je conteste
Avec acharnement, et plus que tout le reste.
Les sciences d'abord, n'en déplaise aux savants,
Doivent tout au passé, presque rien aux vivants,
Bien que, pour nous tromper, nous simples créatures,
On en change les mots et les nomenclatures.
Ainsi fait la chimie, ainsi l'art de guérir,
Qui, s'ils vous guérira peu, vous fait très bien mourir.
Le n'avance pas ; mais un point que me frappe,
C'est combien notre époque excelle en fait d'attrape.
Oh ! quant aux charlatans, le progrès est réel,
Formidable, infini, frugrant perpétuel.
Le commerce partout s'élatait et falsifie
Les substances servant au soutien de la vie :
On sait ce que l'on peut mélanger de poison
Dans chaque comestible et dans chaque boisson.
On dit qu'on bonifie, et moyennant ce leurre,
On sophistique tout, le pain, l'huile, le beurre ;
On nous vend, tant chez nous les marchands sont loyaux,
Du chocolat de glands, du café de nayaux
On fabrique du vin avec iris, potasse,
Bois de teinture, miel, réglisse, esprit, mélasse.
Litharge, lie, alun, que sais-je ? Un magasin
De drogues ; tout en est, excepté le raisin.
Les vaches désormais, honneur à l'industrie !
Sont chose superflue en une laiterie.
Et la fraude n'est pas bornée aux aliments :
Elle triche en maisons, meubles, habillements.
Le coton parasite infeste les étoffes.
Puis, venez nous vantez, Messieurs les philosophes,
Ce que l'art aujourd'hui pour le bon marché peut :
Comme si le mauvais nous coûtait jamais peu !
Modicité de prix est bien souvent un piège.
N'est-il pas régalant, lorsqu'on vous offre un siège,
Qu'il s'effondre sous vous, et qu'en moins d'un éclair
Vous vous trouviez assis, les quatre fers en l'air ?

On parle chaque jour de mille découvertes,
De procédés nouveaux, miraculeux : mais, certes,
Pour un secret commandé on a cent pauvretés.
Grands inventeurs de riens et d'inutilités.
Nous heurtions à tout coup le bon sens. J'en appelle,
Par exemple à témoin l'arrosage à la pelle.
De la bonne-fontaine on a fait un fléau.
Si dans certains moments vous sortez, gare à l'eau
Le jet vous vient chercher au loin ; chaque concierge,
Avec un riz sournois, vous vise et vous asperge.
Bottines de satin, chapeaux frais achetés.
Sont en gouttes d'eau sale en cent lieux tachetés.
Quoi de plus bête encor que cet autre arrosage,
Par nos rares chaleurs à Paris en usage ?
Quand par hasard trois jours il cesse de pluvoir,
Comme on n'a plus de fange et qu'on en veut avoir,
Sui les quais, sur les ponts, sur les places publiques,
Vous voyez circuler des tonneaux diaboliques,
Et dès flaques de boue, aux moins les plus brûlants,
Vous noircissez vos bas et vos pantalons blancs.
Perfectibilité ! je te trouve bien vide,
Et tu m'as l'air d'un puff passablement stupide.
Le progrès n'est que l'art de mieux dupper les sots.
Nos conquêtes, au fond, sont toutes dans les mots.
Fumé comme un hareng par l'âtre fumivore,
On est asphyxié par la fosse modore.
Tout enduit siccaïs fait ruisseler un mur.
Par la vieille méthode on est à peu près sûr
D'avoir pour son dîner un pot-au-feu passable :
Grâce au caléfacteur, machine indispensable,
N'usant que trois fois plus de temps et de charbon,
On est certain d'avoir du bœuf qui n'est pas bon,
De la soupe d'eau claire et des herbes non cuites,
Des plats tout à fait froids, la colique et ses suites.
C'est charmant, comme on voit, et fort avantageux.
Notre siècle sublime, et le fait si fâcheux,
N'a pu rien inventer en choses nécessaires,
Par la bonne raison que, hors quelques misères,
On avait tout trouvé : maison, pain, vêtements,
Et la roue et la scie et nombre d'instruments.
On reconnaît bientôt, pour peu qu'on étudie,
Que tout ne date point de l'Encyclopédie.
J'entends un progressif m'objecter la vapeur.